

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Aux prières. — IV Circulaire de Mgr l'archevêque de Montréal au clergé de son diocèse. — V Sainte Anne mère de la sainte Vierge. — VI Le doux crucifix. — VII Le luxe des femmes dans les églises. — VIII Vieille légende. — IX Le secret de la sainteté. — X Ordo des fidèles.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 27 juillet

Premier vendredi du mois et, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, collecte pour l'œuvre des séminaristes.

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 3 août

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité des titulaires de Sainte-Béatrice, de Saint-Ignace, de Saint-Pierre-aux-Liens et de Saint-Liguori.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité des titulaires de Saint-Ignace (Nominique) et de Saint-Alphonse-de-Liguori (Hawkesbury).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de Saint-Nazaire et de Saint-Alphonse (Granby).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité du titulaire de Saint-Germain (Grantham).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Sainte-Etienne (Beauharnois) ; solennité de celui de Sainte-Marthe.

J. S.

AUX PRIERES

Sœur Michel-Marguerite Stacy, religieuse auxiliaire, des Sœurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, décédée à Montréal.

AVIS OFFICIEL

Mgr l'archevêque de Montréal quittera la gare Bonaventure pour New York, dimanche le 27 juillet, à 8 heures du soir.

Avant le départ, il y aura à la cathédrale, à 7 heures, salut et récitation des prières de l'*Itinéraire*.

CIRCULAIRE DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL**Au clergé de son diocèse**

Montréal, 15 juillet 1902.

Mes chers collaborateurs,

J'entreprendrai, à la fin de ce mois, le voyage que je vous ai déjà annoncé. Je me rendrai à Rome pour présenter mes hommages de vénération et de piété filiale à Notre Saint-Père le pape, en cette glorieuse année de son jubilé.

L'impression si profonde que j'emportai, il y a cinq ans, des audiences que le bien aimé pontife daigna m'accorder, ne s'est pas effacée de mon souvenir. Je le vois encore, ce me semble, me tendant les bras et me disant avec une paternelle tendresse : " Montréal, venez, venez, Montréal ". Et toutes les paroles tombées de ses lèvres, pendant le temps que je passai auprès de sa personne auguste, sont restées gravées dans mon cœur. C'était presque au lendemain de mon sacre, et je tenais à mettre mon épiscopat sous sa protection, à m'inspirer de ses précieux conseils. Mais quand je le quittai, il me semblait bien que c'était le dernier adieu que je lui adressais et que je ne devais plus avoir le bonheur de le revoir ici-bas. Léon XIII est toujours vivant, étonnant le monde par sa force physique et morale, par son activité prodigieuse, au point que l'on se demande si cette merveilleuse prolongation de son existence ne tient pas à quelque chose de surnaturel.

Le voici entré dans la vingt-cinquième année de son règne, et de toutes les parties de l'univers catholique les pèlerins se dirigent vers le Vatican. Léon XIII les reçoit dans son palais ou dans la basilique de Saint-Pierre, il les bénit et sourit à leurs vœux, il mêle ses actions de grâces à leurs chants d'allégresse. C'est pour un vieillard captif un triomphe comme Rome n'en a peut-être pas encore vu. On admire chez Léon XIII cette fermeté qui sur les principes ne sait pas fléchir ; cet esprit de conciliation et de douceur qui le fait aller jusqu'aux dernières limites, quand il s'agit de conserver la paix et de gagner les cœurs ; cette piété tendre et cette foi vive qui, aux jours troublés que nous traversons, lui font chercher dans la dévotion à l'Eucharistie et la récitation persévérante du rosaire les moyens de guérir la société malade ; cet amour des lettres, de la poésie et des arts qui lui fait encourager partout le talent et les efforts du génie. Sans contredit Léon XIII est la plus grande figure de notre temps, comme il restera l'un des papes les plus illustres qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre.

Nous, évêques, à qui il veut bien donner le titre si honorable de frères, il nous invite à aller à lui, et nous savons l'accueil cordial qui nous est réservé.

J'irai donc vers notre Père commun, et je serai heureux, chers collaborateurs, de lui offrir vos sentiments de respect profond et de soumission sans bornes ; je lui dirai les consolations que votre dévouement et votre zèle ont procuré à mon âme depuis que le Seigneur m'a placé à votre tête, et je lui demanderai de vous bénir ainsi que tous les fidèles confiés à votre garde. Il bénira aussi nos séminaires, notre université, nos collèges, nos écoles, nos institutions de charité, nos communautés religieuses, toutes les familles de notre diocèse ; car c'est bien le diocèse entier que je représenterai à ses pieds, c'est du diocèse entier que je lui présenterai l'hommage. En même temps je lui remettrai, avec le denier de Saint-Pierre, le produit de la collecte faite récemment dans toutes nos paroisses : ce sera notre humble cadeau de jubilé.

Les deux retraites pastorales auront lieu aux dates fixées dans l'*Ordo* et seront présidées par mon vicaire général, Mgr Racicot, qui, pendant toute mon absence, remplira les fonctions d'administrateur du diocèse.

Mon compagnon de voyage sera M. le chanoine Dauth. Nous quitterons Montréal le 27 juillet au soir, pour prendre le bateau à New York le 29.

Je me recommande à vos prières ainsi qu'à celles de tous les fidèles, et je vous demande de vouloir bien réciter quelquefois à mes intentions les prières de l'*Itinéraire*.

Recevez, chers collaborateurs, l'assurance réitérée de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

SAINTE-ANNE

Mère de la sainte Vierge



N ne peut donner une idée plus relevée, et en même temps plus juste, du mérite et des vertus de sainte Anne, qu'en disant qu'elle a mis au monde la Mère du Fils de Dieu. Cette auguste qualité renferme tous les titres d'honneur, elle vaut tous les éloges.

Selon saint Epiphane et saint Jean-Damascène, Anne veut dire *grâce, miséricorde*. La réalité, chez la mère de la sainte Vierge, correspondait on ne peut mieux à cette glorieuse signification. Quels trésors de grâces ne renfermait pas, en effet, le cœur de cette pieuse femme ! Oui, sainte Anne a été gracieuse aux yeux de l'auguste Trinité par l'abondance des qualités naturelles et surnaturelles dont chacune des trois personnes divines l'avait ornée, et par sa fidélité

constante à se montrer digne des faveurs déjà reçues, comme à en mériter de nouvelles.

* * *

Anne, qui, sous le toit paternel, avait été gracieuse à tous les siens, le fut encore plus à son époux ; puisque, par sa fidèle correspondance à l'action divine, elle avait continuellement grossi son trésor de biens spirituels, et qu'elle devait aimer saint Joachim d'un amour proportionné au mérite d'un mari si parfait. Or, ce n'est point une témérité de croire que nul homme, alors, ne surpassait Joachim en sainteté. Aucune épouse donc, excepté la sainte Vierge, n'a réalisé aussi parfaitement le portrait de l'épouse tel que l'a tracé l'Esprit-Saint.

* * *

Mais, pour personne, la vie n'est exclusivement concentrée dans le cercle étroit du foyer domestique ; et sainte Anne avait comme tous les autres des relations de parenté ou d'amitié ; elle devait être en contact surtout avec les pauvres et les malheureux. A tout le monde elle était gracieuse, et elle ne paraissait en public que pour édifier le prochain. Sa retenue, sa modestie, ses paroles, sa physionomie, tout inspirait l'admiration pour sa vertu et le respect pour sa personne.

Sainte Anne, gracieuse aux pauvres avant sa maternité, comme une mère à ses enfants d'adoption qui la consolaient de l'épreuve de sa stérilité, le fut encore bien plus lorsque le Ciel eut accordé une fille à ses vœux. Sa charité s'accrut de toute la reconnaissance qu'elle devait à Dieu, et, en quelque sorte, aux pauvres eux-mêmes, pour le bienfait de sa maternité.

* * *

Dieu avait inspiré à saint Joachim et à sainte Anne le désir, moins de se survivre à eux-mêmes par un fruit de bénédiction accordé à leur mariage, que de contribuer à donner à l'humanité malheureuse le Rédempteur qui devait mettre fin à tous nos maux. Il leur destinait, en effet, Marie, la Mère de Jésus.

Mais il fallait, dit saint Jean-Damascène, que la nature se reconnût d'abord impuissante à produire seule un fruit si précieux, et que son action ne devint efficace que par une évidente intervention de la Providence. En attendant, les deux époux marchaient de vertus en vertus, jusqu'à ce que Dieu les trouvât suffisamment préparés pour donner par eux Marie au monde. Leur épreuve dura de longues années. Quelque pénible qu'elle leur fût, au milieu d'un peuple qui regardait la stérilité comme un opprobre et une malédiction du Ciel, ils la supportèrent avec une soumission que n'altéra jamais aucun murmure, et avec une patience qui, loin de se démentir jamais, devenait, comme leurs autres vertus, de jour en jour plus parfaite. Prières prolongées et ferventes, aumônes, larmes abondantes, jeûnes, charité envers les pauvres, fréquents pèlerinages de Nazareth à Jérusalem, offrandes généreuses pour les sacrifices, vœu de consacrer au Seigneur l'enfant qu'il leur donnerait : rien de tout cela ne fut épargné par les saints époux ; et le Seigneur, de son côté, réclamait tout cela d'eux avant d'exaucer leurs vœux.

*
* *

Enfin l'enfant tant désirée parut au monde. Ses parents connaissaient cet avis de la sagesse : « Si vous avez promis une chose à Dieu, ne tardez pas à la lui donner. » Ils mirent donc le plus religieux empressement pour offrir au Seigneur l'holocauste qu'ils lui avaient promis. Ils n'avaient désiré et demandé leur enfant que pour le service de Dieu ; et la considération de leur bonheur personnel ne tenait en leur âme qu'une place secondaire. Ils se hâtèrent donc, dès que les circonstances le permirent, de conduire la jeune enfant à Jérusalem. Jamais il n'avait paru dans le Temple une offrande d'aussi grand prix, ni une victime aussi pure. Marie fut reçue parmi les veuves et les jeunes filles pour lesquelles il y avait eu, de tout temps, une habitation séparée où elles vauaient à la prière, et s'employaient, sous les ordres des prêtres, aux travaux propres à leur sexe et utiles pour le culte divin.

Sans vouloir diminuer en rien l'intégrité de leur sacrifice, et sans le diminuer en effet le moins du monde, Joachim et son épouse ne purent s'éloigner complètement de leur chère fille. Ils quittèrent Nazareth et vinrent s'établir à Jérusalem auprès du Temple. Pendant que Marie y menait une vie plus angélique qu'humaine, ils s'adonnèrent eux-mêmes, avec une ferveur qui ne faisait que progresser, à la pratique de toutes les vertus, spécialement de l'amour divin.

* * *

On ne peut dire combien de temps Joachim survécut à la consécration de sa fille à Dieu ; ce qui est certain, c'est qu'il mourut entre les bras de sainte Anne, comblé de jours et plus encore de mérites.

Sainte Anne passa le temps de son veuvage dans une retraite absolue et dans une continuelle oraison. Embrasée des plus pures flammes de l'amour divin, elle ne soupirait qu'après son Dieu, son souverain bien et sa dernière fin. Après avoir eu la consolation, durant plusieurs années, de voir sa sainte fille croître en sagesse, en vertu et en perfection, elle rendit sa bienheureuse âme au Créateur, et fut enterrée près de saint Joachim. L'Eglise a appelée sa mort un doux sommeil, une *dormition*, pour faire comprendre avec quelle admirable tranquillité elle passa de ce monde à une vie meilleure.

LE DOUX CRUCIFIX



YEZ toujours auprès de vous, avec vous, un crucifix.

C'est chose douce, facile et nécessaire, car l'esprit de l'homme oublie vite ce que ses yeux ne voient pas. Vous le savez par expérience. Et chaque chrétien répèterait volontiers la réponse d'une reine malheureuse. Pendant qu'on la conduisait à l'échafaud, Marie Stuart tenait à la main son crucifix et le baisait souvent. « Madame, lui dit brutalement un officier protestant qui l'accompagnait, ce n'est pas dans la main, mais c'est dans le cœur

qu'il faut porter le Christ. » — « Laissez-moi, répondit gravement la pieuse princesse, il est bon de le porter dans la main pour l'avoir plus sûrement dans le cœur. »

Parole admirable ! Ovi, ayons le crucifix à la main, ayons-le sous les yeux, portons-le sur notre poitrine, afin de nous souvenir aisément de Celui qui est mort pour nous.

Heureux le chrétien qui regarde souvent le crucifix aux clartés vivifiantes de la foi catholique.

Il l'estime, il l'apprécie hautement, il éprouve une joie sincère de penser à lui.

Il le traite avec des égards, lui donne une place d'honneur dans sa maison, le porte sur sa poitrine, le baise avec amour, le vénère, le médite, l'étudie.

Il aime à fixer sur le crucifix de fréquents et pieux regards qui lui révèlent sûrement la science des sciences : celle de la pénitence et du sacrifice.

Au reste, chrétiens, considérez les honneurs que l'Eglise rend au crucifix. Elle le place sur l'autel, à côté du corps adorable de Jésus-Christ ; elle l'encense par trois fois au milieu de la messe, et, le vendredi-saint, elle a institué la touchante et solennelle cérémonie de l'adoration de la croix.

Les Souverains-Pontifes attachent au crucifix de riches et nombreuses indulgences pour nous appliquer les mérites de Jésus mort sur la croix.

Les prêtres rendent au crucifix une dévotion spéciale ; les religieux et les religieuses se font un devoir de porter publiquement un crucifix.

Et vous, prenez ces trois résolutions :

- 1o Je donnerai au crucifix la place d'honneur dans ma demeure ;
- 2o Je suspendrai un petit crucifix au cou de mes enfants ;
- 3o Je porterai habituellement un crucifix.

Pour vous surtout, femmes chrétiennes, le crucifix devrait être le plus précieux de vos bijoux et la plus belle de vos parures.

E

sur
c'es
des
con
par
les
I

fit a
fem
pub

mair
on v
apôt

« qu
« et

« les

« vic

II. §

« I

Est-c

vous

cette

vaine

te de

un in

qu'on

aux f

DU LUXE DES FEMMES DANS LES EGLISES

SAINT Jean-Chrysostome s'est élevé plusieurs fois contre le luxe avec lequel les femmes de son temps paraissaient dans les églises. Il disait notamment dans l'une de ses homélies sur l'Evangile de saint Matthieu : « Quand vous entrez dans l'église, c'est alors surtout que vous devez éloigner de vous le luxe et le faste des habits. L'église n'a pas été faite pour y briller, elle n'a pas été consacrée à Dieu pour y étaler des toilettes, mais pour qu'on y fasse paraître les richesses spirituelles de la piété et de la vertu. » Ces paroles sont bonnes à méditer.

Le saint docteur traite le même sujet dans une des homélies qu'il fit sur l'Épître aux Hébreux. « Il n'est pas trop étonnant, disait-il aux femmes qu'il voyait dans son auditoire, qu'on aille dans les places publiques avec ces parures toutes mondaines et cet étalage de vanité ; mais qu'on vienne ainsi à l'église, quoi de plus inconvenant ? Peut-on venir avec ces vains ornements dans un lieu où l'on entendra les apôtres dire dans leurs Epîtres dont on fait ici la lecture : « Je veux que les femmes soient vêtues d'une manière décente, avec pudeur et modestie ; qu'elles se parent non de tresses, de bijoux, de perles ou d'habits somptueux, mais de bonnes œuvres comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu. » (1 Tim. II. 9).

« Pourquoi donc, ô femmes, venez-vous ici avec toutes ces parures ? Est-ce dans le dessein de disputer, pour ainsi dire, avec saint Paul qui vous le défend, et pour faire voir que quand il répéterait mille fois cette défense, vous ne voulez pas vous convertir ? Est-ce pour convaincre tout le monde que vous êtes résolues à ne tenir aucun compte de nos instructions ? Car, dites-moi, je vous prie, si un païen ou un infidèle était entré, comme par hasard, dans l'église au moment qu'on y lit les paroles du bienheureux Paul, par lesquelles il défend aux femmes de se parer d'or et d'argent et d'habits précieux ; et si ce

païen, ayant une femme baptisée, la voyait rechercher et prendre ces ornements superflus et tout de vanité pour aller à l'église, ne dirait-il pas en lui-même : Que se propose ma femme, que je vois s'occuper dans sa chambre à se bien parer ? Où veut-elle aller ? Si c'est à l'église, pourquoi y va-t-elle ? Est-ce pour entendre ces paroles : *Ne vous revêtez pas d'habits magnifiques ?* Alors ne se répandra-t-il pas en railleries contre nos saintes assemblées, et ne regardera-t-il pas ce qui s'y fait et ce qui s'y dit comme une moquerie et un jeu ? C'est pourquoi, je vous conseille et je vous prie même de laisser cette vaine pompe aux comédiens et aux comédiennes. »

* * *

« La foi, lisons-nous dans une pieuse revue, doit nous faire voir Jésus-Christ sur nos autels anéanti dans la pauvreté et l'humilité, puisqu'il n'y fait rien paraître de sa grandeur. N'est-ce pas lui insulter, dans cet état d'anéantissement où il veut bien être encore sur la terre — dans le temps même qu'il jouit au ciel de la gloire due au Fils unique de Dieu, et que ses humiliations lui ont méritée — que de venir au pied de nos autels avec cet attirail d'orgueil et cette montre de richesses que beaucoup de personnes apportent dans nos saints temples ? Ne peut-on pas dire de ces personnes qu'au lieu de venir pour adorer Dieu, leur dessein est plutôt d'y chercher en quelque sorte des adorateurs, et d'attirer sur elles l'attention et les respects qui ne sont dus qu'au souverain Seigneur ? Dans l'église principalement, on doit avoir le cœur pénétré d'une sincère douleur de ses péchés et percé d'une crainte salutaire de Dieu, qu'on a irrité en les commettant. Est-il possible de croire que ces sentiments sont bien gravés dans le cœur des personnes qui, avant d'y venir, se parent avec tant d'art, de soin et de magnificence ? »

Pour obvier à cette profanation de nos temples, le pape Clément XIV a fait publier l'édit suivant, édit d'autant plus important qu'il rappelle ceux qui ont été publiés sur cette même matière par deux de ses prédécesseurs, Innocent XI et Clément XI.

« Le zèle apostolique de Sa Sainteté Notre Seigneur le Pape Clément XIV, heureusement régnant, n'a pu qu'être vivement touché à la vue des abus d'aujourd'hui, qui ont altéré la manière honnête et décente des habits des femmes, et spécialement en considérant que le sexe qu'on appelle *dévo*t, oubliant les anciennes mœurs, ne respecte pas même l'habitation auguste que le Très-Haut s'est formé sur terre pour y demeurer parmi nous dans le sacrement de l'Eucharistie, et recevoir les adorations et le sacrifice que prescrit sa doctrine évangélique. Sa Sainteté connaît les édits très rigoureux qui ont été publiés par deux de ses très illustres prédécesseurs, Innocent XI et Clément XI, sur l'habillement le plus décent et le plus modeste que les femmes doivent observer surtout dans un lieu que la Sagesse même appelle *la maison de prière et de sainteté*, leur ordonnant de n'oser y entrer qu'avec le maintien d'une modeste exemplaire, couvertes et voilées, selon le précepte du Prince des apôtres et du Docteur des nations.

« Sa Sainteté donc, également occupé du bien spirituel et du bonheur temporel de ses sujets, pour ne pas attirer les effets de la rigueur avec laquelle le Fils de Dieu s'arma contre les profanateurs du temple, ordonne qu'aucune femme, de quelque état et condition qu'elle soit, n'ose mettre le pied dans les églises que dans la forme d'habillement la plus convenable et la plus modeste, qui ne puisse donner aucune occasion de scandale ; réservant à son autorité suprême la punition due à qui ne se conformerait pas entièrement à ses saintes et religieuses ordonnances...

« Que les prédicateurs, catéchistes et autres ministres évangéliques ne manquent pas de coopérer à une fin si juste par leurs exhortations les plus zélées. »

* * *

Dans l'édit que nous venons de reproduire, le pape Clément XIV ne se contente pas d'exhorter les femmes à la simplicité chrétienne dans les églises ; il leur rappelle encore le précepte de l'Apôtre de s'y tenir voilées. Ce n'est point, nous le savons bien, par un article de journal, écrit encore le directeur de la *Semaine religieuse de Cam-*

brai, que nous parviendrons à rétablir cet usage si chrétien ; mais encore faut-il, même sans espoir de succès, rappeler la tradition pour empêcher que l'on ne prescrive contre elle.

L'apôtre saint Paul dit donc : « Toute femme qui prie, qui prend part aux offices dans l'église sans être couverte d'un voile *se déshonore*, » c'est-à-dire ne se comporte pas comme une femme modeste et soumise dont le voile montre à tous qu'elle a l'homme pour chef ; ou, selon d'autres, elle déshonore son chef, son mari, elle semble faire acte d'indépendance vis-à-vis de lui et méconnaître son autorité.

Si telle doit être la tenue de la femme dans l'église, lorsqu'elle assiste à la messe ou à une cérémonie religieuse, à plus forte raison doit-elle être voilée en s'approchant de la Table eucharistique pour y recevoir son Dieu.

Y a-t-il à cela une obligation stricte ?

Les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites ne contiennent rien à ce sujet.

Catalan, dans ses *Commentaires du Cérémonial des Evêques*, dit en parlant de l'assistance des femmes aux cérémonies religieuses..... *Mulier datur velamen supra caput subjectionis indicium sub viro, ut docet Apostolus in Epistola I ad Corinthios ; cap. XI.* La femme doit porter un voile sur la tête, en signe de sujétion à son mari, comme l'enseigne l'Apôtre dans son épître au Corinthiens.

Au sujet de la sainte communion, Lerosez, dans son *Manuel Liturgique*, décrivant les rites de la communion primitive, s'exprime ainsi : « Les femmes recevaient l'Eucharistie dans la main droite, mais recouvertes d'un voile blanc, appelé dominical. Le dominical était un long voile qu'elles devaient avoir sur la tête en communiant ; elles s'enveloppaient la main avec une de ses extrémités. »

Nous ne pouvons donc dire qu'il y ait une loi absolue à ce sujet ; mais qui ne sent l'extrême convenance qu'il y a à suivre sur ce point les usages de la primitive Eglise si longtemps conservés.

Il serait bon de résister à cet envahissement de la coquetterie ou du laisser-aller, et de ramener avec douceur les chrétiennes de nos jours aux respectueuses pratiques de leurs mères et de leurs grand-mères.

reg
cav
à u
C'é
Il
l'en
dég
bru
ceat
I
Vivi
pied
—
—
sur l
—
Li
par-
n up
Jaloi
A
dans
Hosa
Pa
des t
visior

VIEILLE LEGENDE



Un jour la Jalousie passait devant la porte du Paradis.

Elle s'arrêta blémisante, gémissante de ne pouvoir pénétrer dans la bienheureuse enceinte. Tandis qu'elle regardait, ses yeux luisant comme deux escarboucles au fond de leurs cavités chassieuses, l'huis du saint lieu s'entrebâilla donnant passage à un grand bel archange au manteau ourlé de rayons de soleil. C'était un messager céleste envoyé en commission par le Très-Haut. Il déploya des ailes de trois aunes pour prendre son vol. Mais, dans l'empressement de son obéissance, un faux mouvement qu'il fit dégrafa le manteau. En un instant l'archange se perdit dans les brumes de la terre, et le manteau, la belle robe taillée dans un morceau de la gloire de Dieu, resta aux pieds de la Jalousie.

Un sourire plissa aussitôt les lèvres enfiellées de cette dernière. Vivement elle ramassa la robe de gloire et s'en couvrit de la tête aux pieds. Puis, audacieuse s'en vint frapper à la porte du Paradis.

— Toc, toc.

— Qui est là ? dit le bon saint Pierre, sans se déranger d'écrire sur le Grand Livre.

— Cordon, s'il vous plaît ? Je suis une âme bienheureuse.

La porte s'ouvrit. Saint-Pierre, très affairé, jeta un coup d'œil par-dessus ses bécicles. Voyant le manteau de gloire, la vraie robe nuptiale qui couvrait la méchante il ne fit aucune objection, et la Jalousie put se glisser dans la sainte assistance.

À peine entrée, la vilaine songea aux moyens de nuire. Avisant dans un coin les harpes d'or qui servent à accompagner l'éternel Hosanna, elle s'approcha sournoisement.

Pas ne lui était difficile de méfaire sans être dérangée, les yeux des bienheureux étant tous comme rivés du même côté de par la vision béatifique.

— Les belles musiques ! se dit l'intrigante en se faufilant près des harpes d'or. Sont-ils heureux les hôtes de céans d'entendre tomber les perles harmonieuses égrenées par la vibration de ces cordes ! Mais ce sera bien plus beau quand j'y aurai mis la main. Allons ! ajouta-t-elle, en avançant ses doigts crochus vers les innombrables clefs, un petit coup de pouce par ci, un autre par là, à droite, à gauche, au hasard. Ce qu'ils vont être contents, les gentils séraphins, en voyant leurs instruments si bien d'accord ! Hardi ! cette corde est trop tendue, desserrons-la ; en voici une autre trop lâche ; criss ! criss ! tout doux les petites clefs ! Là ! Je crois que ce ne sera pas mal. Voyez-vous, il fallait que je m'en mêle.

Cependant les Séraphins, étant venus prendre leurs harpes, se mirent en devoir de préluder au cantique des Vierges.

Saint Pierre, toujours penché sur son écritoire, faisait courir la plume, cra, cra, fièvreusement. Il remettait au propre la liste complète des bienheureux sur un nouveau Grand Livre relié.

Tout-à-coup, le prélude éclate dans un accord d'une fausseté... à donner des crises de nerfs aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Saint Pierre, honnête musicien, en est tout secoué par un tressaut, la plume lui échappe des mains déposant au milieu de la page blanche un énorme pâté. Bonté divine ! sur le nouveau Grand Livre ! Le bon saint, navré, se renverse sur sa chaise en levant les bras vers la voûte du ciel.

Dans ce mouvement, il aperçoit, tapie dans son coin, la Jalousie. Celle-ci s'est découvert le visage pour jouir plus à son aise de la stupéfaction céleste. Même que, pour le moment, sa bouche se fend en un rire hideux qui découvre deux rangées de dents jaunes. Mettre le désaccord dans l'harmonie des bienheureux, il faut avouer que c'était pour elle un beau triomphe.

— Ah ! ma commère, se dit saint Pierre, je te reconnais. Attends ! attends ! nous allons te payer un petit tour de danse.

Ce disant, il saisit un des fouets garnis de plomb remisés là en grand honneur depuis la Passion du Sauveur Jésus. En trois bonds

il est près de la Jalousie, le bras levé en un geste d'ange exterminateur. Celle-ci, entendant les balles de plomb siffler à ses oreilles, n'attendit pas l'argent de son reste. Elle détala au plus vite sans prendre le temps de se dépouiller du manteau, du beau manteau taillé dans un morceau de la gloire de Dieu.

Elle franchit la porte, avec saint Pierre à ses trousses.

— Misérable ! criait celui-ci, ! veux-tu bien laisser la robe !

Mais celle à qui s'adressaient ces apostrophes n'en allait que plus fort.

Le bon saint époumonné s'arrêta... d'autant plus volontiers que le chant du coq, apporté sur l'aile d'un vent terrestre, lui chatouillait l'ouïe désagréablement. Il rentra au Paradis en faisant claquer la porte.

Quant à la Jalousie, elle revint sur terre, apportant comme trophée le manteau de gloire qu'elle mit dans sa garde-robe.

Et depuis, chaque fois que la maudite veut jouer un semblable tour aux saintes gens de l'Eglise militante, chaque fois qu'il lui plaît de mettre le désaccord dans le concert des enfants de lumière, reprenant le vêtement qui l'a si bien servie là-haut, elle s'enveloppe dans le prétexte de la gloire de Dieu.

Mais, sous ces beaux dehors, la drôlesse a toujours quelque mouvement maladroit qui lui fait montrer le bout de l'oreille.

Attention !

LE SECRET DE LA SAINTETE

LA fidélité dans le menu détail de la vie non moins que dans les grandes occasions : tel est le secret de la sainteté.

Notre sanctification en Jésus est un édifice formé de grains de sable et de gouttes d'eau ; un coup d'œil réprimé, un mot retenu, un sourire inachevé, une ligne interrompue, un souvenir étouffé ; une lettre chère rapidement lue et non relue ; un petit mouvement de la natu-

re courageusement ralenti ; une importunité, un ennui doucement supporté ; une saillie de caractère, un mouvement d'humeur comprimé immédiatement ; la privation d'une dépense inutile ; un nuage de tristesse doucement écarté ; une joie naturelle tempérée par un retour sur l'*Hôte divin du cœur* ; une répugnance surmontée ; que sais-je ? des riens imperceptibles au regard humain, mais admirablement visible au regard intérieur de Jésus-Christ : voilà ce qu'il faut surveiller ; voilà les très petites et les très grandes *fidélités* qui attirent dans l'âme des torrents de grâces, des lumières étonnantes, des douceurs, une paix forte et profonde, une sérénité inconnue, et ce qu'on pourrait appeler des caresses intimes du divin Sauveur !

La vie, et par conséquent la *sainteté*, se compose surtout de *petites choses*, et ces petites choses dépendent de nous : si nous le voulons, nous les pouvons faire.

Oui, surveillons tout ! Une pensée, un regard, un sourire, un battement de cœur, un rien nous souille ou nous blanchit.

Seigneur Jésus ! donnez-moi cette *fidélité* qui seule peut m'unir très intimement à vous et faire passer mon âme tout entière en votre *sainteté* très douce.

ORDO DES FIDELES

Dimanche, le 27 juillet

Messes basses du Xe dim. après la Pent., *semi-double* ; mém. de S. Anne et de S. Pantaléon, dans le diocèse de Montréal, de S. Jacques, de S. Anne et de S. Pantaléon.

SOLENNITÉ DE SAINTE-ANNE

Messe comme le 26 juillet, *1e cl.* ; mém. du Xe dim. ; prêt. de la Trinité, (des apôtres dans le diocèse de Montréal) ; dernier Ev. du dim. — Aux 11e vèpres, mém. des SS. Nazaire et comp. et du dim.